

DÉFAIRE L'HISTOIRE, DE RÉAL RODRIGUE

par Claude Gagnon

Réal Rodrigue nous offre une étude en philosophie de l'Histoire et l'objet historique considéré est l'histoire du Québec*. Il ne s'agit pas ici d'une entreprise historique, du moins à première vue, mais bien d'une entreprise de questionnement philosophique de l'entreprise historique. La « Deuxième partie » du volume s'intitule « L'envers de l'épopée canadienne », ce qui montre bien l'axe de questionnement de son auteur. Cette observation de l'Histoire est bel et bien philosophique au sens où la grille d'observation n'est ni sociologique, ni ethnologique, ni relevant d'aucune autre science humaine au sens restreint. Le regard propre à la grille de Rodrigue pourrait se situer autour de la pratique dite « anthropologie philosophique » dans la mesure où cette pratique s'opérationnalise non pas en systèmes explicatifs, comme en science humaine, mais bien en ensembles herméneutiques. La « Première Partie » de l'ouvrage porte le titre « Une certaine image de l'homme ». La pratique de l'auteur est essentiellement une herméneutique ; il dit : « Que l'on voie donc ici, dans cette phénoménologie critique que nous esquissons par une méthode poético-intuitive » (p. 50) ; « J'essaie de réfléchir, d'interpréter, et non pas de jouer l'historien » (Ibid.).

Nous avons donc en main, un essai d'herméneutique sur l'histoire du Québec qui s'alimente aussi bien des histoires antécédentes diverses (Chapais, Groulx, Hamelin, Ouellet, etc.) que sur d'autres matériaux culturels susceptibles d'être significatifs pour l'herméneute. La poésie y tient une place de choix, en un survol d'une bonne demi-douzaine de poètes nationaux (Grand-

* *Défaire l'histoire*. Longueuil, Éditions du Préambule, 1980. Cette étude critique a été lue lors de la présentation du livre de R. Rodrigue, au congrès annuel de la S.P.Q. (50^e Congrès de l'ACFAS), mai 1982, UQAM.

bois, Hébert, Nelligan, Brault, Giguère, St-Denys Garneau). Mais la bibliographie de l'ouvrage s'ouvre davantage en puisant à l'occasion dans différents essais sur la question (Barbeau, De Nevers) et surtout en s'abreuvant, pour la méthode herméneutique utilisée, de certains grands herméneutes de la philosophie contemporaine (Heidegger, Scheler, Cassirer). C'est donc l'Histoire du Québec interprété au sens fort qui est ici l'objet de l'essai. Répétons-le, Réal Rodrigue propose une réflexion sur la notion *a posteriori* du terme « histoire » pour le Québec. Qu'est-ce qu'un Québécois comprend lorsqu'il entend le terme « histoire », quel est le cryptotype du terme dissout dans l'inconscient de notre collectivité ? C'est à cela que s'attaque précisément notre auteur.

Il circonscrit, dès le début de sa première partie, le paradigme en cause : « Dans l'histoire du Québec, alors même que les Canadiens-français depuis la Confédération en étaient venus à oublier qu'ils formaient un peuple dominé, l'imagination créatrice s'exprimait librement chez les poètes. Libéré de l'idéologie dominante et des autorités constituées, le poète parlait ». (p. 12) « Il (l'homme dominé) a, sous la pression du conditionnement social, à ce point intériorisé cette situation aliénante qu'il a fini — dans bien des cas — par la juger normale ». (p. 88) C'est-à-dire, d'une part une négation psychologique d'un état de fait et, d'autre part, un mécanisme échappatoire permettant la compensation symbolique se définissant progressivement comme une dénonciation et une action tentant de reconscientiser la situation de fait. Sur ce point, la démarche de Rodrigue convainc et l'analyse interprétative du matériau poétique trace lentement mais sûrement le profil de cette domination décrite par les poètes, seuls phares dans cette société de noirceur.

En quoi consiste cette aliénation par rapport à l'état de domination : Rodrigue descend dans les abysses de l'âme québécoise via le poème : le paysage désolé qu'il y trouve et nous dépeint nous fait comprendre bien des choses auxquelles les statistiques des sciences humaines ne peuvent qu'échapper. Que trouve-t-on dans l'âme québécoise par l'expertise phénoménologique du poème-indice ? Rien de moins que la mort. La mort du propre, ce propre, cet universel nécessaire constitutif de l'homme, ce propre constituant l'individu et le collectif, la per-

sonne et le groupe ethnique. Historiquement le Québécois est mort, fut mort à tout le moins. Et le fut longtemps : « Une chose était frappée de mort : la domination française ; une chose était menacée de mort : la nationalité » témoigne au banc, Thomas Chapais (p. 51). Rodrigue souligne : « Après avoir dominé, commencer à être dominé, c'est-à-dire éprouver la menace de mort de son *propre* » (p. 51). Voilà le traumatisme du Québécois qui se présente non pas comme un simple dominé à l'exemple des Amérindiens, mais comme un ex-dominateur devenu dominé, un pêcheur bouffé par un poisson trop gros. Il y a là contradiction violente pour l'image que cet homme devra se faire de lui-même car il devra désormais vivre le rôle opposé à celui prévu dans son scénario de colonisateur ou plus simplement son cerveau de colon.

Voilà le point nodal de tout le traumatisme justifiant, selon Rodrigue, l'être de ressentiment (Ch. I de la Partie II) et de peur (Ch. II) que deviendra le Canadien-français. Qualités psychologiques qui engendreraient rapidement « la haine de l'Autre et l'amour excessif de Soi » (p. 51) menant au nationalisme agressif d'une part et d'autre part au « fédéralisme québécois » (p. 60) spécifié par Rodrigue d'un vague « fédéralisme canadien » (p. 58). Nationalistes et fédéralistes, ici, se ressemblent par l'origine, c'est-à-dire par la mort du propre (le conquérant est mort puisqu'il est conquis).

Le conquis, dépossédé de son propre de conquérant, va alors basculer hors de l'histoire en se réfugiant — c'est l'hypothèse de Rodrigue — dans une éternité offerte comme drogue par une seconde génération de dominants, c'est-à-dire les religieux.

Rodrigue n'est pas tendre pour le rôle psychologique qu'aurait joué l'institution religieuse du Québec d'alors : « On comprendra que « la religion » ait pu croître admirablement sur ce sol propice : l'état d'âme de tout un peuple qui ne demandait plus qu'à trouver quelque part une vie que le réel lui refusait (. . .) son statut et sa misère de peuple dominé » (p. 15). Pour Rodrigue, non seulement l'église catholique profita-t-elle de cette désappropriation de la race pour s'imposer, mais celle-là contribua à parfaire la désappropriation en enseignant la médication apte à embaumer le cadavre du propre ; on prescrivit la

Providence. « On ne peut mieux utiliser la foi catholique pour asservir le dominé qui entretiendrait encore en lui, en son for intérieur, des velléités de révolte » (p. 62). La Providence devient paradigme de l'argument analgésique : Thomas Chapais « conclut que la défaite aux mains des Anglais fut providentielle » (p. 61) et incite à l'adaptation au nouveau régime. Rodrigue fouille dans notre matrice de subconscience et nous fait ressouvenir que nous avons tous été programmés à cette enseigne de l'adaptation inconditionnelle, dès notre petite école, lorsque nous récitions « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (p. 62). Quel beau hasard de circonstance diront les idéologues, quelle merveilleuse synchronicité diraient les psychanalystes !

Pour sortir du « labyrinthe » (titre de sa 3^e partie), Rodrigue propose une double solution qui consiste à quitter le cul-de-sac de la domination en s'inspirant précisément de la personnalité du philosophe : « L'homme sage assume le nomadisme comme sa condition fondamentale dans le monde » (p. 30). Le nomade échappe à tout dominateur car le voyageur peut difficilement servir de cible. Ce nomadisme, le professeur de philosophie l'opérationnalisera sur les sentiments amoureux (p. 29) et humanistes (titre du ch. II de la 3^e partie) pour lutter contre le malheur et la xénophobie caractéristique de notre paysage métaphysique québécois. « Jusqu'à Grandbois, nos poètes n'ont fait que resasser le malheur » (p. 13) mais la parole de Miron est porteuse d'« une ontologie nouvelle » (p. 17) au sens où elle dépasse sa fonction symbolique et s'axe sur une fonction politique (p. 17). L'autre, c'est-à-dire aussi bien le conjoint, que le dominant, que le dominé, que l'étranger, devient alors, sous la plume de Rodrigue, un « Autrui », notion fondamentale de l'ouvrage caractérisant la plénitude de l'être consécutive d'une renaissance du propre (p. 24 et 55). Nous avons affaire à une proposition de libération ontologique, la seule dont les historiens ne traitent pas et que Rodrigue nous capture dans le miroir de sa réflexion empreinte de sensualité et d'espoir. Toute l'entreprise de libération, par le sentiment, combat tout le ressentiment (p. 20, 49, 51, 52, 54, 55) et se garde bien de s'identifier à un quelconque idéalisme, « l'humanité de l'homme étant de nature métaphysique, c'est-à-dire « érotique » et amoureuse dans son origine et sa fin » pourrait se sauver si elle était cultivée.

Car « la vie ne saurait avoir de sens que dans une relation « érotique » et amoureuse au monde » (p. 69). La violence politique ne consiste-t-elle pas à détruire « chez le dominé toute possibilité d'aimer » (p. 68). Les gens haineux seraient toujours des prisonniers d'une certaine domination, d'une domination certaine. La libération ontologique s'identifie donc à une libération érotique, puisque pouvoir être n'est possible que sur un laisser-être de l'autre comme autrui et sur une revendication similaire pour soi-même. Ainsi le couple devient le laboratoire réel de l'apprentissage de la liberté d'être, de la libération. Il y aurait un lien dialectique entre l'érotique et la politique, entre nos façons d'être amoureux et politiques, cela bien posé en termes non mécanicistes mais plutôt vitalistes, tablant sur une vie intérieure dans une réappropriation humanisante du monde extérieur (p. 80). Rodrigue résume : « Le renouveau de l'ontologie, ou mieux le refus de l'idéalisme ou du matérialisme moderne, s'avère donc indispensable à une redécouverte de l'humanisme nomade, à un art de vivre humainement orienté, à une politique faite de respect ». (p. 83).

Au début de mon commentaire, j'ai dit que l'entreprise de Rodrigue n'était pas historique, en ajoutant « du moins à première vue ». En effet il m'apparaît difficile de pouvoir défaire quelque chose sans refaire, plus ou moins involontairement, autre chose. On ne peut défaire toute l'histoire sur une base herméneutique sans fournir une substance conceptuelle positive : on ne nie que sur fond d'affirmation, d'autant plus quand on a pour objectif l'affirmation de l'être. Réal Rodrigue affirme donc, et son modèle critique de l'histoire n'est pas sans véhiculer certains éléments qui demeurent transcendants dans son étude. Ainsi, il écrit : « La moindre petite paroisse offre comme la miniature de ce que fut le Québec d'autrefois » (p. 89). Il y a ici affirmation du totalitarisme de la domination en cause. Et, par là, il est facile pour le lecteur de vérifier l'hypothèse du philosophe devant un terrain si vaste et si varié.

Par coïncidence, l'année dernière je collaborais à l'édition d'une monographie de paroisse, genre littéraire universel dans l'historiographie québécoise mais *terra quasi incognita* pour nos historiens et ethnologues férus de culture métropolitaine. Il peut s'avérer très intéressant de lire une monographie de paroisse

rurale avec l'anthropologie philosophique formulée par Réal Rodrigue. L'exercice, dans le cas de la petite paroisse que j'avais sous la main, fut fructueux.¹ Ce n'est pas ici le lieu de donner le détail de l'application de l'hypothèse Rodrigue à la paroisse des Bois Francs en question. Il y a cependant un problème qui a surgi au long de cette expérience littéraire que j'ai faite. En effet, on peut voir dans la représentation idéaliste de l'écrivain-paysan auteur de la monographie de paroisse, une bonne mesure de la vérité herméneutique de notre confrère humaniste ; notamment la domination religieuse oubliée non perçue par les dominés eux-mêmes. Mais la lecture de la colonisation nous montre tout aussi clairement que sans cette « maudite » Église, il n'y aurait probablement jamais eu de colonisation française sous régime anglais ; donc, jamais non plus de réappropriation de la terre du pays. Enlevons la motivation religieuse des pionniers des Laurentides, des Cantons de l'est et des autres régions du territoire et nous réduisons la collectivité francophone d'ici à une poignée d'émigrés aux U.S.A. et de chômeurs dans le Montréal des années 30 de notre 20^e siècle. Ajoutez si vous y tenez quelques intellectuels sur le marché de l'exportation. Comment le philosophe explique-t-il que l'institution majeure de la domination et de l'aliénation de la race est la même que celle de la conservation et de l'épanouissement de cette même race ? Comment le philosophe interprète-t-il cette contradiction de fonction dans l'histoire ? Après avoir défait l'histoire du Québec avec Réal Rodrigue en l'appliquant à des cas concrets, on a la stupéfaction du mécanicien qui aperçoit dans le ventre du moteur ouvert la pièce qu'il avait postulée être celle hors d'usage et qui semble, au contraire, être celle qui par son bon fonctionnement a évité un bris plus grave dans la mécanique. Réal Rodrigue me pardonnera cette métaphore mécaniciste pour illustrer ma critique de son herméneutique. Il sait, comme moi, qu'il est plus physiquement difficile et plus politiquement délicat dans notre société de faire que de défaire. Surtout lorsqu'on entreprend d'œuvrer sur l'histoire, ce vaste continent imaginaire dont sont friands les rois, les militaires, les religieux et les agences de voyages.

1. Émile Vincent, *Histoire de la Paroisse de Ste-Séraphine*, Municipalité de Ste-Séraphine, 1981.

Rodrigue dénoue l'énigme de notre sensibilité d'« ici », comme on dit, et qui est si chétive ou même ridiculement puritaine au banc des autres nations. Notre préoccupation de « québécity », *notre* quête de *notre* propre offrent avec l'herméneutique de Rodrigue une interprétation nourricière à notre questionnement sur le syndrome d'ethnocentrisme de ce peuple : « Le culte du passé, la xénophobie, l'allure revancharde d'une partie de l'élite sont les résultats de ce ressentiment » (p. 54). Voilà, à mon avis, le principal mérite de l'ouvrage et sa nécessité de figurer dans *notre* bibliothèque « québécoise ».

Mais le paradigme de la domination religieuse pose un problème immense. Peut-on imaginer un autre scénario de survivance pour nos colons exploités sans aucune référence à des scénaristes catholiques ? Peut-on imaginer ces bûcheurs héroïques sans leur idéologie mystique ? Jusqu'à quel point le catholicisme ne fut-il pas le seul et réel fixatif historique permettant une resubstantiation du propre du Québécois ? Et, à un niveau plus actuel, jusqu'à quel point, si nous rejetons cette tradition religieuse, ne nous condamnons-nous pas à mourir une seconde fois ? Le profil de la société québécoise depuis la montée de l'anticléricalisme des années 60 me porterait à croire, en effet, que la mort se réinstalle chez nous et que les nationalistes au pouvoir ont substitué aux litanies inutiles un phantasme de consultation référendaire d'un perpétuel secours. Récemment un éditorialiste parlait de René Lévesque comme d'un être de dérélition. Épithète anthropologique tout à fait pertinente à notre propos, les dictionnaires définissant la dérélition comme l'attitude d'esprit de l'homme qui se sent abandonné des forces célestes et qui sombre dans la solitude morale complète.

Département de philosophie
Collège Édouard-Montpetit